



HAL
open science

Postface de La littérature sous l'œil des sciences. Pierre Bourdieu, Bernard Lahire, Mona Ozouf, de Jean Goldzink et Gérard Gengembre

Philippe Zard, Jean Goldzink, Gérard Gengembre

► **To cite this version:**

Philippe Zard, Jean Goldzink, Gérard Gengembre. Postface de La littérature sous l'œil des sciences. Pierre Bourdieu, Bernard Lahire, Mona Ozouf, de Jean Goldzink et Gérard Gengembre. La littérature sous l'œil des sciences. Pierre Bourdieu, Bernard Lahire, Mona Ozouf, Presses universitaires de Rennes, 2023, Interférences, 2753588015. hal-04231988

HAL Id: hal-04231988

<https://hal.science/hal-04231988>

Submitted on 23 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Postface de *La Littérature sous l'œil des sciences*. Pierre Bourdieu, Bernard Lahire, Mona Ozouf, Presses universitaires de Rennes, 2023,

par Philippe Zard

Il en est de certains livres comme de certains êtres : nous ne savions pas qu'ils nous manquaient avant de les connaître. Ainsi de cet essai à deux voix.

Goldzink et Gengembre, avant d'être des chercheurs, ont été de grands professeurs : je me souviens des cours d'agrégation qu'on s'arrachait à l'ENS de Saint-Cloud, des colles de « hors-programme » qu'ils se plaisaient à orchestrer en tandem, où fulgurait l'acuité critique, où étincelait l'intelligence. De ce corps à corps intransigeant avec le texte qui n'était pas du textualisme. Mais il y avait quelque chose de plus. Le grand professeur est presque aussi difficile à définir que la grande œuvre. Il n'a que lointainement à voir avec le pédagogue ; peut-être d'ailleurs n'est-il bon pédagogue que par accident, ou par surcroît. Risquons la formule : un grand professeur est la rencontre, dans une salle de classe, d'une exigence intellectuelle et d'une inquiétude épistémique.

Le sujet de ce livre en témoigne. Plus fondamentalement que d'une réflexion circonstanciée sur les rapports entre littérature et sciences humaines, l'essai relève d'une entreprise de *justification*. Justification de quoi ? De rien de moins que de l'autonomie et de la pertinence irréductible de l'étude littéraire.

Goldzink et Gengembre avaient, entre autres points communs, d'être tous les deux des historiens contrariés. Faudrait-il situer là quelque chose comme un *complexe* originel ? Serait-ce la source de l'insatisfaction répétitivement éprouvée devant la critique littéraire, du soupçon diffus de futilité, d'arbitraire ou d'inconséquence qui, en dépit de réussites éclatantes, persiste à peser sur elle et dont Jean Goldzink s'est fait si souvent le censeur implacable ? Ceux que ne contentent ni l'éclectisme méthodologique ni le laxisme herméneutique qui se donnent trop souvent carrière (en tous les sens de ce terme) dans les départements de lettres auront tendance à lorgner des savoirs censément plus charpentés : de là, peut-être, le bovarysme avoué à mi-voix des deux compères, – à coloration historienne, donc, mais dont il existe des versions philosophiques, psychologiques ou sociologiques.

Un bovarysme que cet essai expose tout en le conjurant, en se confrontant crânement à la concurrence. L'offre, il est vrai, ne manque pas : à la mélancolie du littéraire devant la profusion byzantine de gloses indécidables répondent périodiquement des propositions venues des sciences humaines, dont certaines cachent mal leur visée hégémonique. Ainsi, d'une certaine sociologie qui, non

contente de se vouer à l'étude de la production littéraire comme fait social, entend disputer à ses spécialistes attitrés le terrain de l'intelligence des textes.

Le choix des deux ouvrages auxquels s'attaque Goldzink – *Les Règles de l'art* de Pierre Bourdieu et *le Franz Kafka : Éléments pour une théorie de la création littéraire* – ne doit rien au hasard. Il s'agit de deux monuments théoriques, de deux manifestes. Bourdieu avait voulu « son Flaubert » pour détrôner celui de Sartre et consacrer la suprématie de la sociologie dans le champ intellectuel ; Lahire entendait corriger la méthode de Bourdieu et tracer « la voie sûre » d'une science sociologique des textes. S'appliquant à suivre pas à pas leur démonstration pour en apprécier la rentabilité, l'expertise donne lieu à un verdict d'une sévérité sans appel : celui d'une disproportion patente entre l'ambition proclamée et la ténuité des résultats. Choix d'exemples *ad hoc*, reconductions de lieux communs, accessoirement de contresens, minoration de la dimension esthétique, lansonisme qui ne dit pas son nom : ce qui est bon n'est pas nouveau, ce qui est nouveau n'est pas bon.

À quoi se mesure cet échec ? Avant tout à l'incapacité de rendre compte du *singulier* qu'est le texte littéraire, *a fortiori* de l'exception qu'est le chef-d'œuvre. Si déjà le grand sociologue est à la peine sur un roman (*L'Éducation sentimentale*) pourtant choisi tout spécialement pour sa conformité espérée à ses postulats scientifiques – version bourdivine du « cercle herméneutique » ? –, quel éclairage en attendre, se demande Goldzink, pour saisir ne fût-ce que le commencement de *Bouvard et Pécuchet* ou de *Salammbô* ? Et si de l'imposant matériau biographique disponible pour Kafka, Bernard Lahire ne parvient à déduire rien de foncièrement déterminant sur l'œuvre, c'est que son secret ne se trouve pas à l'extérieur d'elle-même. Si le modèle lahirien de la transposition était opératoire, il n'y aurait pas eu un, mais cent Kafka ayant vécu des vies ressemblantes dans des conditions sociales analogues. On ne s'étonnera pas, d'ailleurs, que l'analyse sociologique, plutôt à son aise dans l'inventaire thématique, bute obstinément sur les éléments les plus idiosyncrasiques des œuvres : l'intrigue, l'ironie, l'humour, l'étrangeté onirique ou fantastique...

Intercalé entre deux démolitions minutieuses de bastilles sociologiques, le chapitre consacré par Gérard Gengembre aux *Aveux du roman* de Mona Ozouf semble un îlot de sérénité concordataire : le spécialiste du romantisme et auteur d'un livre remarqué sur *La Contre-Révolution* n'y marchandant pas son admiration pour la grande historienne, et les quelques points de désaccord ne remettent jamais en cause la légitimité de sa démarche. Est-ce à dire que Gengembre serait d'un naturel plus débonnaire que son vieux complice ? Pas seulement, même si l'on est invité à comprendre, dans le passionnant entretien qui clôt l'ouvrage, que l'un eût

été volontiers plus amène envers Bourdieu quand l'autre (en dépit d'un respect partagé) eût aimé en découdre davantage avec Ozouf. Faudrait-il plutôt en conclure à la supériorité de l'histoire sur la sociologie en matière de critique littéraire ? On pourrait le penser, jusqu'à ce que les deux auteurs conviennent de la fausseté de la symétrie, donc des biais de la comparaison : car si Bourdieu et Lahire entendaient fonder une méthode sociologique d'analyse littéraire, Mona Ozouf se contente d'enrichir de sa sagacité d'historienne une lecture des romans qu'on ne peut guère appeler autrement que... « littéraire ». Le texte en est le centre, non le prétexte. Gérard Gengembre, quant à lui, se réclame d'une sociocritique qui est tout sauf une sociologie appliquée, mais la saisie à fleur de texte de la présence du collectif – imaginaire social ou mythologie historique – dans l'unicité d'une écriture.

C'est qu'il ne saurait y avoir, s'accordent Goldzink et Gengembre, de « science des textes littéraires ». L'assertion n'a plus rien d'un truisme dès lors qu'elle s'est soumise à l'épreuve de sa réfutation. Et elle ne sera désespérante que pour ceux qui, par paresse intellectuelle, auraient préféré se réfugier dans des protocoles objectivants pour mieux s'épargner le rude effort de la confrontation aux textes. Comment ne pas penser à tous ces lycéens ou étudiants qui, n'ayant rien lu, rien appris, dépourvus de tout bagage historique, conceptuel ou même lexical, persistent à imputer leurs mauvais résultats en littérature au seul défaut de « méthodologie » – illusion relayée trop souvent par une certaine vulgate pédagogue ?

Récusant la suppléance des sciences humaines, asseyant la légitimité d'une lecture immanente des œuvres, les auteurs (Goldzink avec plus d'acerbité que Gengembre) n'en maintiennent pas moins leurs réserves initiales sur le tout-venant d'une critique littéraire plus encline à esquiver diplomatiquement les débats qu'à chercher la vérité avec acharnement. Qu'il n'y ait nulle science de l'interprétation littéraire ne signifie pas qu'aucun savoir sur les textes ne doive en étayer ni en éclairer l'appréhension ; et qu'un commentaire relève de « l'art » plus que de la science ne justifie pas davantage qu'on l'abandonne aux tentations du subjectivisme – où a-t-on vu que l'art fût sans méthode ? Le commentaire des œuvres devra se soumettre aux lois intraitables de l'argumentation, au régime de la preuve, au risque poppérien de la réfutation. La lecture littéraire que préconisent les deux auteurs, avec des nuances propres à chacun, se situe dans l'intervalle qui sépare le relativisme désinvolte (« toutes les interprétations se valent ») de l'objectivisme réifiant (la vérité du texte serait en dehors de lui, dans la vie de l'auteur, les structures de la société ou les lois de l'Histoire).

L'essai pose aussi, chemin faisant, la question du sens même du geste critique, tout particulièrement du rapport entre « lecture commune » et « lecture savante ». La critique d'un texte consiste-t-elle à faire émerger des significations du texte qui échapperaient au sens commun ? Consiste-t-elle plutôt à décrire les « opérations esthétiques » (Goldzink) qui permettent à un texte de produire ses effets de sens sur le lecteur ordinaire – mais qui est-il ? et tous les lecteurs sont-ils vraiment à égalité devant tous les textes – ? Et s'il est légitime de s'irriter, comme le fait Goldzink, de l'argument de la « polysémie » lorsque celui-ci sert de cache-misère pavlovien à la déroboade intellectuelle, il demeure nécessaire de moduler cette sévérité en vertu des régimes esthétiques. Où l'on revient, d'ailleurs, aux limites de certaines approches sociologiques : le *Kafka en colère* de la regrettée Pascale Casanova, malgré des pages de belle venue, péchait justement par sa volonté de nier l'ambiguïté kafkéoenne, à laquelle il finissait par substituer un décryptage sociopolitique passablement partial.

Enfin – autre question qui court entre les lignes de ce bel essai – quelle part revient à la compréhension critique dans la jouissance esthétique et dans le jugement de valeur sur les œuvres ? Qui douterait, en effet, que l'intelligence entre en jeu dans « le plaisir du texte » ? Certes, les œuvres littéraires peuvent se passer de la secondarité critique. Qui, parmi ceux qui pratiquent « ce vice impuni, la lecture », n'a cependant connu l'heureux – et presque innocent – supplément de jouissance apporté par le commentaire pénétrant d'un maître ou la plume incisive d'un commentateur de haut vol ? Cette valeur des œuvres ne peut pas se prouver, parce qu'elle est « sans concept » et qu'aucune science de la littérature ne saurait l'enfermer dans une formule ; elle n'est, contrairement à une idée reçue, aucunement proportionnelle à la somme des interprétations qu'elles suscitent, car rien ne dit qu'un chef-d'œuvre soit nécessairement inépuisable ni qu'une œuvre ouverte à des conflits d'interprétation soit *ipso facto* impérissable. La vieille question marxiste de ce qui fait perdurer le chef-d'œuvre quand les sociétés qui les ont rendus possibles ne sont plus les nôtres continue de tarauder l'approche positiviste de l'art en général, et reste dans l'angle mort de la sociologie littéraire, pour autant qu'elle ne s'arrête pas aux analyses des stratégies de « distinction » et des processus de « canonisation ». Et la constance avec laquelle Bourdieu et Lahire ont élu des chefs-d'œuvre ou des génies consacrés pour illustrer des lois présumées générales de la production littéraire ne laisse pas d'interroger. Elle vient corroborer la leçon de Gaëtan Picon – celle, aussi, me semble-t-il de Jean Goldzink et de Gérard Gengembre –, qui rappelle qu'aucune science jamais n'abolira l'inquiétude du lecteur devant l'énigme de la grandeur :

« Le sentiment de la grandeur d'une œuvre n'est jamais celui de sa réalité historique : toujours celui de son rapport à une conscience vivante. L'œuvre n'est

pas dans l'histoire : elle est dans la lecture que nous en faisons. [...] L'historien croit que l'art est jugé par l'histoire, et qu'il ne reste plus qu'à rendre compte de cette chose jugée en dehors de nous. Mais la consécration historique ne dispense pas d'un rapport vivant avec l'œuvre, et de son inquiétude. Devant l'œuvre, le vrai problème n'est pas, entérinant le jugement des faits, d'analyser l'objet de ce jugement comme une chose, mais de tirer au clair le rapport qui nous unit à elle, inquiet et trouble parce qu'il est vivant. Le vrai problème est celui de l'Esthétique, non de l'Histoire. » (*L'Écrivain et son ombre*, coll. Tel, Gallimard, p. 200)